

« La Jeune Fille et la Mort »

Diane Godin

Number 73, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28253ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, D. (1994). Review of [« La Jeune Fille et la Mort »]. *Jeu*, (73), 186–187.



« L'enfant pâle ». Photo : Claire Morel.

d'ailleurs, continue de « parler » avec son ami, présence immatérielle qui apaise sa solitude. La dure réalité de ce conte était enveloppée d'une grande douceur, grâce à la sérénité du récit rétrospectif. De la même façon, le dernier conte, *le Lapin de lune*, n'était ni agressant ni terrifiant malgré ses accents de fin du monde. Après une catastrophe nucléaire, un enfant reste seul survivant ; pour que la vie reprenne, il doit capturer le lapin de lune, symbole de l'espoir.

Sans censure dans les variantes possibles du thème de l'ogre dévorant, Gérard Bibeau a signé un spectacle intelligent, traversé d'une gamme subtile d'émotions, des plus légères... aux plus graves, dont on veut bien souvent, à tort ou à raison, protéger les enfants.

Patricia Belzil

« La Jeune Fille et la Mort »

Texte d'Ariel Dorfman ; traduction : Denis LeBlond. Mise en scène : Martine Beaulne ; décor et costumes : Richard Lacroix ; éclairages : André Rioux. Avec Louison Danis (Paulina Sallas), Denis Mercier (Gerardo Escoban) et Jean-Louis Roux (Roberto Miranda). Production du Théâtre les Gens d'en Bas, présentée à la Salle Fred-Barry du 26 octobre au 19 novembre 1994.

Bien ficelé

Paulina Sallas vit dans la peur. Dix-sept ans après avoir été torturée et violée par ses ravisseurs, cette chilienne de quarante ans porte toujours en elle le souvenir des souffrances et des humiliations qu'elle a subies. Son mari Gerardo, un homme de carrière récemment nommé à la présidence d'un comité d'enquête sur la torture, fait la rencontre, sur la route qui le ramène chez lui, d'un certain Roberto Miranda, bon samaritain qui offre de le raccompagner après que sa voiture eut fait une crevaison. Homme distingué et bavard, Roberto a un tel besoin de compagnie qu'il débarquera chez Gerardo au beau milieu de la nuit, forçant ainsi quelque peu la reconnaissance de son hôte. Croyant reconnaître chez cet homme son bourreau de jadis (elle avait les yeux bandés au moment de sa séquestration), Paulina décide de le séquestrer à son tour. Solidement attaché et baillonné, Roberto devra assister, impuissant, à « l'hystérie » d'une femme déterminée à lui arracher des aveux. Ce sera le début non pas tant d'un procès que d'un processus de libération par la parole.

Ce *thriller* bien ficelé, si je puis dire, a connu un succès mondial. Mais au-delà de la dénonciation politique et du suspense que cette pièce met en scène (Roberto est-il bel et bien celui que l'on soupçonne ? Quel sort Paulina lui réserve-t-elle ?), *la Jeune Fille et la Mort* pose avec acuité le problème de la peur et la nécessité de la nomination. Le mal, semble nous dire l'auteur, a partie liée avec le silence et l'anonymat¹, et sans doute l'ennemi le plus pernicieux de tous est celui qu'on ne peut ni voir ni nommer puisque, en fin de compte, il nous dépossède de nous-mêmes. C'est précisément cette volonté de nommer qui anime Paulina tout au long de la pièce et qui, bien plus qu'un désir de vengeance ou de justice, s'inscrit dans la nécessité de faire échec à tout ce qui, à force d'être tenu sous silence, ne fait qu'accroître indéfiniment son pouvoir.

Louison Danis
et Jean-Louis Roux.
Photo : Benoît Vaillancourt.



Pour défendre les trois rôles, Louison Danis, Jean-Louis Roux et Denis Mercier étaient fort justes. La metteuse en scène, Martine Beaulne, a su mettre à profit l'espace restreint de la Salle Fred-Barry. Les spectateurs entouraient la salle à manger où se déroulait l'essentiel du drame. Les comédiens, quant à eux, pouvaient évoluer au-delà de cette frontière « naturelle » qu'est le public en empruntant les allées centrales pour disparaître derrière le décor, dans les autres pièces de la maison. Une mise en scène toute simple donc, mais d'autant plus efficace qu'elle plaçait les spectateurs non plus à l'extérieur, mais à l'intérieur de la maison, au cœur d'un drame qui relève à la fois du domaine privé et public. À l'unique décor que constituait la salle à manger s'ajoutait ainsi tout un « peuple » de spectateurs qui, sur la scène comme dans la salle, se voyaient, impuissants mais concernés.

Le rythme de cette production m'a semblé toutefois un peu trop rapide, trop nerveux pour éclairer toutes les nuances du texte. C'est le genre de chose qui, dans une petite salle, peut gêner le spectateur, tout comme la voix puissante de Denis Mercier dont la proximité, à certains moments, m'a fait l'effet d'un clairon qui sonne la charge. Outre ces quelques détails, les Gens d'en Bas nous ont offert un très bon spectacle où le suspense se mêle fort bien à la gravité et à la profondeur de certains enjeux politiques et individuels.

Diane Godin

1. L'un des regrets de Paulina est de n'avoir pas su crier son nom lors de son enlèvement : « [...] je me suis reproché le fait de ne pas avoir crié. Je savais qu'en cas d'enlèvement, on doit crier, afin que les gens sachent qui on enlève... Tu cries ton nom, Paulina Sallas, on m'enlève. Si tu ne cries pas dès les premiers instants, tu es perdue. » (Acte III, scène 1)